

Pages de journal

Gérard Parizeau

Volume 54, numéro 1, 1986

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1104489ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1104489ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

HEC Montréal

ISSN

0004-6027 (imprimé)

2817-3465 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Parizeau, G. (1986). Pages de journal. *Assurances*, 54(1), 176–185.
<https://doi.org/10.7202/1104489ar>

Pages de journal

par

Gérard Parizeau

15 février 1983

176

Quelle épreuve ont été pour la France ces années d'occupation, de 1940 à 1944 ! On en constate encore la répercussion quarante ans après, avec ce procès qu'on va intenter à l'Allemand Barbie, le *bourreau* de Lyon. Déjà, on commence à jeter de la boue, car Klaus Barbie veut se défendre. On ne peut le blâmer, même s'il nous paraît odieux dans son rôle de tortionnaire.



Germaine a le sourire de grand-mère, tout naturellement. Elle aime les gens et le leur montre sans effort, sauf devant l'objectif. En toute simplicité, je pense que je suis à peu près le seul à faire une bonne photo d'elle justement parce que je ne lui demande pas de poser. La meilleure est peut-être celle que j'ai reproduite dans *Joies et deuils d'une famille bourgeoise*. Elle est à Paris, dans cette grande place qui sépare les deux ailes du palais, qui a succédé à l'horrible Trocadéro. À cet endroit, on a une très belle vue de Paris.

Germaine ne voulait pas que je la photographie : elle proteste de la main, tout en souriant. C'est l'instantané qui, à elle comme à tant d'autres, convient. Autrement, elle a sinon une certaine crispation de la face, du moins l'immobilité des traits qui lui va moins bien.

Une autre photo a été prise au mariage de Bernard par Alphonse Désilets. Elle parle au premier ministre et il l'écoute avec une bien amusante attention.



Dans les livres analysés par l'*International Herald-Tribune*, qui paraît en Suisse maintenant, on cherche à présenter les relations du Canada et des États-Unis. Il paraît que le président Johnson aurait dit, un jour : « You pissed on my lawn ». Ce jour-là, le président John-

son s'adressait à un ministre canadien, qui venait prononcer une conférence sur le milieu universitaire.

Récemment, les relations officielles entre les deux pays se sont tendues un peu. Ainsi, un tribunal a condamné à une forte amende le corps public de qui relèvent les communications à New-York parce qu'un gros contrat avait été accordé à la maison Bombardier. Et puis, malgré les accords de Gatt, on cherche à empêcher, sinon à enrayer les expéditions de bois du Canada aux États-Unis. Elles sont de tous les temps, car le marché canadien a toujours été insuffisant pour absorber sa production, depuis Wright, Papineau et Senécal. Au siècle dernier, on a envoyé des quantités abondantes de bois au-delà de la frontière, comme on le faisait en Angleterre, au moment du blocus continental. Il est vrai qu'alors, les importateurs anglais en avaient un grand besoin, à une époque où les pays scandinaves avaient quelques difficultés à maintenir leurs approvisionnements devant la course organisée, sur l'ordre de Napoléon. Si elle n'était pas aussi efficace que celles du dix-huitième siècle, elle était gênante.

177

C'est de Québec que partait le gros des exportations de bois vers l'Angleterre, dans des bateaux de toutes dimensions. Il y avait également d'importantes expéditions par le Richelieu, à ce moment-là ; on expédiait, en effet, beaucoup de bois chez nos voisins, surtout après les ententes douanières de 1854. Quand l'entente cessa, en 1866, Senécal se ruina une première fois. Depuis, elles ont continué en croissant ou en diminuant, suivant les époques et l'opposition faite par le ministère des douanes, aux États-Unis.



J'écris ce matin en écoutant d'une oreille un peu distraite, il est vrai, les chants religieux de Vivaldi, que ma belle-fille Monique m'a donnés, avec deux cassettes, à l'occasion de mon anniversaire. Je dépose mon stylo, quand je sens sur la nuque cette lourdeur qui est un signe avant-coureur de la fatigue que je dois éviter.



J'ai soulevé un tollé dans Landerneau, quand j'ai parlé d'aller visiter les abbayes du Var, dimanche, au cours d'une excursion organisée avec la collaboration de la Caisse nationale des monuments historiques. Le chœur des dames éplorées a protesté devant la fatigue

qu'entraînerait ce petit voyage d'un jour complet. J'ai dû céder devant leur insistance. Faiblesse coupable du vieux monsieur devant le matriarcat et ses initiatives envahissantes. C'est dommage, car j'aurais enfin pu visiter le Thoronet et l'abbaye de Saint-Maximin. Ce ne sera que partie remise.



178

On ne sait pas très bien ce qui se passe dans le Moyen-Orient. L'Iran a attaqué l'Irak et crie victoire. Par ailleurs, les troupes de ce dernier pays ont détruit, paraît-il, certaines des installations iraniennes. Que penser, qui croire ? La France, pays socialiste, cherche avant tout le bien du peuple, nous affirme-t-on. Or, elle accepte d'approvisionner l'Irak de matériel de guerre, en échange de son pétrole. En arrivant au pouvoir, M. Mitterrand a été forcé d'écouter ses conseillers. Entre le programme du parti et son application, il y a des accommodements nombreux et nécessaires. Au pouvoir, on a appuyé la politique que l'on condamnait, alors qu'on était dans l'opposition. À certains moments, il y a des engagements dont il faut tenir compte, même s'ils vont à l'encontre de toutes les idées condamnées jusque-là.



Hier, nous étions à déjeuner chez un ancien ambassadeur, que notre amie Marie Lanctôt a connu à Ottawa, alors qu'elle y habitait et que son mari – archiviste du Canada – s'était opposé à Mackenzie King – encore tout-puissant. Il était aussi président de l'Alliance française.

Après un déjeuner bien agréable, nous avons causé. J'ai appris qu'il n'était pas nécessaire d'être sujet monégasque pour éviter l'impôt sur le revenu de son pays. Il suffit d'établir son domicile dans la Principauté, car le revenu n'y est pas taxé, si le coût de la vie y est fort élevé et s'il est assez difficile de louer un appartement. Pour être admis à vivre à Monaco, il faut « montrer pattes blanches », dit notre hôte. Et il ajoute : « Il m'a fallu avoir une carte de séjour pour trois ans, quand j'ai voulu m'y installer. » On la lui a remise après une enquête précise au cours de laquelle il a dû démontrer ses moyens et montrer son bail. Puis, sur la recommandation du consul de France, on l'a accepté dans la Principauté, où il est censé habiter, après élection de domicile. Propriétaire de forêts dans son pays, il paie des im-

pôts fonciers, mais il évite la taxe sur son revenu ; ce qui me rend songeur. Vaut-il la peine de quitter son pays et son milieu pour six mois, chaque année, afin d'éviter les quarante ou quarante-cinq pour cent exigibles par l'État fédéral et provincial ? Jusqu'ici, je n'ai pas hésité à verser une petite fortune chaque année. Continuerai-je ? Je suis bien vieux pour changer mon mode de vie, alors qu'une absence de trois mois me paraît déjà bien longue, à certains moments.



Nos hôtes de Monte-Carlo nous ont dit qu'ils venaient de vendre une forêt. Je n'ai pas posé de questions, mais je crois qu'ils ont eu un bon prix, à une époque où le bois, en Europe tout au moins, a une valeur substantielle. Mon fils Jacques prépare sa forêt en vue de la faire abattre un jour, quand le moment sera venu de couper les arbres avant qu'ils ne pourrissent de l'intérieur. Autrefois, l'arbre ne valait pas grand-chose. Je me rappelle comme, au Club Winchester, il avait fallu en abattre pour faire face à un déficit du Club. J'en étais navré.

179

Il est vrai que, pour en tirer le maximum, il aurait fallu que je sois sur place et que je ne me laisse pas voler, comme dans un bois ; ce qui était bien le cas de le dire. Je n'avais aucune expérience et, en toute franchise, on a abusé de nous, puisque la forêt appartenait au Club, sans que je puisse dire autre chose qu'*'amen*.

Jacques me montrait, dans sa forêt, les magnifiques érables qu'il fera abattre d'ici quelques années. Dans l'intervalle, il évite de les vider de leur sève, au printemps, sous le prétexte de faire du sirop d'érable. Il affirme qu'ainsi, il améliorera la qualité de l'arbre. Chose curieuse, cet homme politique très occupé et préoccupé s'intéresse à sa ferme, comme à une chose bien vivante qui le force à oublier ses problèmes de ministre des Finances, pour ne voir que ceux beaucoup plus simples du propriétaire foncier. Il cherche à garder la qualité de sa terre et il a bien raison. Il a une entente avec un fermier qui entretient le sol en pratiquant la rotation des cultures.

Aujourd'hui, nous allons faire une promenade dans ses terres. Il est amusant de reconnaître, dans ce paysan aux bottes de caoutchouc, le gentleman, portant le gilet et le costume du citadin, qui se lève à l'Assemblée nationale pour répondre aux questions qu'on lui pose et aux objections qu'on fait à son administration.

L'opposition lui reproche le déficit de trois milliards qu'il a annoncé et qu'il voudrait bien qu'on l'aide à ne pas dépasser. L'opposition s'inspire surtout de ***, qui attaque à fond de train, chaque fois qu'il croit que le gouvernement provincial fait une erreur ; chose qui se présente assez souvent. Ce qui diminue la force de ses arguments, c'est que, généralement, si *** critique durement l'administration provinciale, il mentionne rarement l'état des finances fédérales. Or, si Québec, avec une population égale à six fois celle de l'Alberta, prévoit un déficit de trois milliards, cette dernière (si riche et si prospère, dit-on) anticipe deux milliards et demi et, à Ottawa, on fixe à vingt milliards, sinon à vingt-cinq le déficit probable de l'exercice en cours. Si ce n'est pas un mal qui répand la terreur, tous en sont atteints en ce moment. Loin de moi l'idée de m'en réjouir. Mais pourquoi *** pousse-t-il des cris de paon devant l'administration au pouvoir, alors qu'il ne dit rien de celle d'Ottawa ? C'est là que sont ses amis ? Ce serait mal juger l'homme ? Et cependant, il s'expose à ce qu'on pense ainsi de ses jugements si durs pour les uns et si indulgents pour ceux qui sont les partisans d'un fédéralisme agissant.

20 février

Dans *Le Figaro* de samedi, il y a une caricature très amusante de Faizant, à propos d'Adam, d'Ève et de M. Mitterrand. Ève dit : « Il peut le garder, son paradis ! T'as-vu le prix du kilo de pommes ? »

À Montréal, certaines caricatures de Girerd sont excellentes. Mais pour faire drôle, pourquoi croit-il qu'il faille être vulgaire ? À mon avis, la palme reste à Berthio ; il y a un quart de siècle, elle revenait à Normand Hudon. S'il est parfois très dur, Berthio soigne son dessin, tandis que Girerd a un trait grossier. Il se reprend, il est vrai, avec la légende qui est en soi un commentaire très amusant de l'actualité.

Quand Jacques démissionnera comme ministre et député, Girerd fera une caricature, accompagnée de la légende suivante : « Comme il est bon de n'avoir à ne me préoccuper que d'Alice ! » C'était à un moment où certaines attitudes du gouvernement provincial étaient devenues inacceptables pour Jacques.

Hemingway a vécu huit mois à Toronto, vers 1920. Voici ce qu'il pensait de la ville ou tout au moins ce qu'il en disait dans une lettre à Gertrude Stein qui, à Paris, exerçait une grande influence sur le milieu américain : «It is a dreadful country. It couldn't be any worse. . . What bothers me is why with my fine intelligence, I ever came to live here ». Il quitta la ville un peu plus tard. Et c'est à peu près vers ce moment-là qu'il termina sa carrière de journaliste et que commença son oeuvre d'écrivain à succès.

Un des livres qui le lança s'intitule, je crois, *The sun also rises*.

181

Un jour, sa femme égara une valise remplie de textes qu'il avait écrits à Paris. Elle contenait des contes et des essais sur lesquels il comptait pour vivre durant les mois suivants. Déjà, les valises s'égarèrent à cette époque, comme plus tard les voyages en avion devinrent plus ou moins chanceux à cet égard, les bagages ne parvenant pas toujours à destination et allant se promener au gré des avions, un peu partout dans le monde.



La troupe de Jean Duceppe donne, en ce moment, au Théâtre Port-Royal de la Place des Arts, *La mort d'un commis-voyageur*, d'Arthur Miller. J'ai l'impression que, périodiquement, Duceppe doit renflouer sa caisse en jouant la pièce d'un auteur américain connu, Arthur Miller ou Hemingway, par exemple. Une fois la caisse remplie, il peut revenir à ce qui lui plaît.

Duceppe se plaint parfois de l'aide insuffisante de l'État. Il ne devrait pas oublier ce que le gouvernement a fait pour lui déjà afin de l'aider à combler ses déficits. *** me disait : « Ce que nous avons fait avec des finances peu équilibrées, Duceppe l'oublie bien vite. »

En reprochant à l'État d'agir insuffisamment, Duceppe montrait qu'il avait, en effet, la mémoire un peu courte. C'était à l'époque où on trouvait parfois dans des fonds de tiroirs de quoi aider certaines initiatives, comme le théâtre de Duceppe ou l'opéra de Montréal, mais sans aller jusqu'à verser \$400,000 à Diane Dufresne pour un seul spectacle. . .



Si on a déploré le geste de M. Birks, qui a donné sa collection d'argenterie au gouvernement fédéral, il faut mentionner le fait que les Morrice – frère et soeur – viennent de remettre leur collection d'oeuvres d'art au musée de Montréal. Voici ce qu'en dit Gilles Toupin, dans *La Presse* : « Lorsqu'en 1981, quelque temps après la mort d'Eleanor Morrice, le musée des beaux-arts reçut le legs Morrice, il recevait du coup le plus important don de son histoire et le témoignage de la ferveur artistique d'une grande famille montréalaise. »

182

Le don comprend des toiles de James Wilson Morrice, ce grand peintre dont quelques oeuvres de la collection viennent s'ajouter à ce que le musée détenait déjà dans une pièce que l'on a appelée *La salle Morrice*, dans la partie du musée consacrée à l'art canadien.

Comme le peintre Sisley, Morrice était le fils d'un marchand. Il a contribué à sortir la peinture canadienne de l'académisme dont Charles Maillard était le grand prêtre. C'est lui qui, un jour (je le répète), avait dit à Mme Louise Gadbois : « Il la mena à son goût tant que les jeunes Turcs, dont Pellan et mon frère étaient, ne firent grand bruit autour du genre d'enseignement qu'on donnait à l'école. Ils demandèrent alors qu'on la débarrassât d'un enseignement périmé, vieilli et battant de l'aile ».



Rue Maccarrani, à Nice cette fois, un conférencier nous a parlé hier d'Alfred Sisley – peintre d'origine anglaise, qui a vécu au siècle dernier. Comme Morrice, il avait subi l'influence de l'impressionnisme, avec sa recherche de la couleur et de ses effets. Affreusement malheureux durant la fin de sa vie, il a été reconnu comme un grand peintre après sa mort. Il est décédé trop tôt pour voir ses oeuvres reconnues à côté de celles de son ami Renoir et de Claude Monet.

Petit, ayant l'air d'un fonctionnaire sorti de son guichet, le conférencier ne payait pas de mine, ce jour-là, mais ses diapositives étaient belles et son texte valable. Comme il faut éviter de juger les gens au premier coup d'oeil ! Il s'appelait ***, comme ce sympathique cancre invétéré que les Jésuites gardaient au Collège Sainte-Marie, à l'époque où j'y étais moi-même, c'est-à-dire au début du siècle : son père étant premier ministre de la province de Québec. Assez curieusement, *** se réveilla, à un moment donné, et il joua dans la

politique un rôle d'une certaine importance. Il a eu un fils du même nom, qui a pour les arts un goût très fin et une culture réelle.



Mon ami Édouard Desjardins vient de mourir. Je l'apprends par une découpe de journal. Excellent chirurgien, il s'était formé à Paris, à une époque où le milieu avait une très grande réputation, qui débordait les frontières, alors qu'actuellement, sauf exceptions, la plupart de nos jeunes médecins vont demander aux États-Unis un complément de formation. La génération d'Édouard avait suivi l'exemple de la précédente. C'est ainsi que, parmi les médecins ou chirurgiens connus à l'époque, la plupart étaient passés par la faculté de médecine de Paris ou de Strasbourg. Un seul, je crois, était allé en Allemagne.

183

J'avais rencontré Édouard à Paris en 1922, à mon passage en route vers Gênes avec les Édouard Montpetit. Je le retrouverai au retour. Je me rappelle comme, fréquemment, nous allions ensemble au théâtre. Car si Édouard était un excellent chirurgien, il avait le goût de la musique et de la scène. Je le revis l'année suivante, quand je fis un assez long séjour à Paris avec le train-exposition canadien.

Édouard a eu l'occasion de nous opérer tous plus ou moins. Je me rappelle qu'un jour, je lui reprochai de suivre ses filles de trop près. C'est alors qu'il me dit : « Vois ce qu'il m'a fallu faire pour tes fils avec cette très grande liberté que tu leur accordais ». C'est vrai que Jacques et Michel ont dû avoir recours à ses bons offices à plus d'une reprise.

Édouard s'est beaucoup intéressé à l'histoire de la médecine au Canada. Ses travaux ont paru dans *L'Union médicale* de Montréal. Ils m'ont été très utiles quand j'ai voulu comprendre l'évolution de l'enseignement de la médecine au Canada. À propos de ses travaux, il me disait avec une certaine mélancolie qu'ils n'étaient pas reconnus par la plupart des historiens ou qu'ils l'étaient avec une réticence que j'ai connue moi-même par la suite.

Pour qu'on ne l'oublie pas, je désire rappeler ici qu'il s'est occupé de la revue *L'Union médicale* à titre de secrétaire pendant un très long moment. Il avait un certain mérite, car tenir une revue technique n'est pas une mince besogne, comme je l'ai appris moi-même avec la Revue «*Assurances*».

C'est encore un vieil ami qui disparaît.



184

J'ai écouté ce matin des chants religieux de Vivaldi⁽¹⁾. Quelle différence il y a avec ces chorals dépouillés, sévères, de Bach, composés sur des textes de Martin Luther que, l'autre jour, le pasteur de l'église luthérienne écoutait devant moi, les yeux fermés et visiblement ému. Ce choral sur la prière au Seigneur n'est pas, à mon avis, ce que Bach a écrit de plus prenant. Très simple, il atteint quand même certains esprits qui fréquentent l'église luthérienne, rue de Voüé.

Autant Vivaldi représente pour moi la joie, autant Bach, dans ces chorals que j'ai entendus, donne l'impression d'une sécheresse correspondant à l'esprit sévère du protestantisme.



Parce que Charles Trenet n'a eu que quatre voix à l'Académie française au premier tour et aucune, par la suite, il y a eu des protestations, hier soir, à la télévision. Pour ma part, je ne crois pas que le cardinal de Richelieu ait créé l'Académie française pour y voir entrer des chanteurs de charme, quelles que soient leurs qualités. Il y a, dans l'oeuvre de Trenet, une certaine poésie, je pense. D'un autre côté, il y a un sens des valeurs qu'il faut observer. C'est ce que Jean Dutourd a écrit, de son côté, dans une de ses chroniques de *France-Soir* qu'il a reproduites dans *De la France considérée comme une maladie*.

Ailleurs, dans le même livre, il a écrit ceci, à propos de l'Académie française dont il est :

« Que l'Académie devait donc être amusante avant l'invention funeste de la pénicilline ! Il y avait quatre ou cinq élections dans l'année. Cela faisait du va-et-vient. Tous les écrivains français espéraient qu'ils pourraient endosser l'habit vert à leur tour de bête. Aujourd'hui, d'après la statistique, il ne meurt que deux académiciens et demi par an. Et encore, certaines années, ce taux n'est pas atteint. Du temps que j'étais candidat, un des membres de l'illustre Compagnie me disait en souriant : « Soyez un peu patient ; nous mourons, vous savez ! » Promesse de Gascon ! Ces messieurs ne

⁽¹⁾ Intégral de la musique sacrée de Vivaldi avec chœurs. Chez Philips.

meurent jamais ou quand, à la longue, ils y consentent, il se trouve que c'était justement un de vos partisans. Le pauvre Fernand Gregh, qui fut candidat pendant quarante ans, disait comiquement : « Mes voix meurent les unes après les autres. » Rien n'est désespérant comme un vieux monsieur que l'on a dorloté pendant vingt ans qui plie bagage pour l'autre monde au moment où enfin, après avoir favorisé six nullards parce qu'il les *connaissait depuis toujours*, il allait voter pour vous. »

J'aime cet humour à froid de l'auteur du *Bon Beurre*. Certaines de ses chroniques lui ont valu une bombe déposée dans son appartement. Tout a sauté ; ce qui lui valut d'être accueilli dans un appartement de son ami Lipp – le propriétaire de la Brasserie, qui n'a voulu rien accepter d'autre qu'une boîte de cigares, en échange de son hospitalité.

185

Les travaux de recherche à l'École des H.E.C. Montréal

C'est avec plaisir que nous rappelons l'importance prise par la recherche, parmi les professeurs et les diplômés de l'École des Hautes Études Commerciales. Voici les derniers-nés : « Que nous a appris la crise de l'endettement international ? », par François Leroux ; « Pricing behaviour and market power in North American aluminum, copper, lead and zinc industries », par Camine Nappi ; « Advertising memory and custom », par Gabrielle A. Brenner et Reuven Brenner ; « Outil de sélection de titres et de portefeuilles », par Jacques Bourgeois et Jacques Lussier ; « L'hypothèse du revenu permanent – attentes rationnelles : une évaluation économétrique canadienne », par Richard Guay et Jacques Raynauld ; « Quebecers and lotteries », par Gabrielle A. Brenner.

Cette activité intellectuelle nous ramène sur un plan différent, il est vrai, mais intéressant à l'époque où, sous la direction de Messieurs Esdras Minville et François-Albert Angers, de très nombreux travaux de recherche se poursuivaient, tant au point de vue économique que pédagogique. C'était l'époque où M. François Péroux, professeur d'économie à la Sorbonne, montrait le plus grand respect pour les travaux de Messieurs Minville et Angers. Ceux-ci avaient non seulement mis sur pied un système économique, mais ils avaient formé des disciples ; ce qui est encore plus important dans l'expansion d'une économie.